

— Ça ne va donc pas mieux ? demanda le garçon d'une voix joviale. Fadart vida son verre et répondit :

— Ça commence.

— Alors, sois plus gai... Regarde tes copains.

— Je ne vous dis pas... Seulement, je trouve qu'on est de trop.

— Bah !

— On se la coule douce tout de même.

— Tu le reconnais.

— C'est chouette ! mais ça le serait plus encore si on n'avait pas invité tous ces pouilleux.

— Sacré gringalet, va !

Et Gustave riait de bon cœur.

Il avait été convenu que la distribution des vêtements n'aurait lieu qu'à la fin de la collation.

On mangea les derniers gâteaux en les arrosant du généreux bourgogne.

Les convives étaient devenus si gais, si exubérants, que l'on ne s'entendait plus. Sœur Simplice fut forcée de frapper dans ses mains pour que le silence se rétablît.

Gustave apporta les effets, qui avaient été nettoyés et reprisés, dans la mesure du possible.

Les enfants du quartier retirèrent leurs serviettes ; ils reparurent déguenillés. Tous ces Jean Valjean ou Jean Hiroux en herbe se regardèrent avec un certain étonnement ; ils avaient oublié leurs nippes sordides et se croyaient réellement habillés comme les autres moutards.

Chaque hospitalisé offrit son cadeau en tenant compte de la taille et de la mesure de l'enfant qu'il choisissait.

Claudinet donna son veston à Baptiste Gorju qui avait chanté si gentiment sa chansonnette.

— Tu sais, lui dit le fils de Rose Fouilloux, ne fais pas comme avec ton habit des dimanches, ne le déchire pas.

— Sois tranquille, répondit Baptiste en commençant à endosser le vêtement presque neuf et doublé de molleton, je le porterai jusqu'à mon mariage.

— Mais non, bêta, repartit Claudinet, tu seras devenu trop grand.

— Tu crois ? interrogea Gorju, indécis.

Soudain Fadart intervint et arrêta Baptiste au moment où il allait enfiler la seconde manche.

— Ce n'est pas tout ça ! dit le fils du chiffonnier, passe-moi ta pelure.

Fadart était à moitié ivre ; non seulement il avait vidé son verre jusqu'à la dernière goutte, mais s'apercevant qu'il restait du liquide au fond de la bouteille, il l'avait goulûment absorbé, profitant de l'instant où Gustave avait été chercher les vêtements et le linge. Claudinet répondit doucement au jeune vaurien :

— J'ai donné mon veston à ce petit camarade ; il le gardera.

— Je le veux, répéta Fadart avec une obstination de brute.

Sa bouche convulsée, ses yeux luisants, son attitude de jeune panthère prête à bondir n'effrayèrent pourtant pas Gorju, qui repoussa l'intrus.

— On te donnera quelque chose aussi, dit Baptiste... Fiche-moi la paix.

Cette altercation avait été très rapide ; le bruit des exclamations des autres petits l'avait en quelque sorte étouffée ; mais il y eut soudain un grand cri de stupeur.

Fadart, en proie à un accès de fureur, avait saisi sur la table un couteau et il s'était rué sur Gorju.

Avant qu'on eût pu intervenir, le petit gredin avait frappé l'autre enfant.

Heureusement, Fadart, dont la main tremblait de rage, n'avait pu enfoncer le couteau, qui avait déchiré le veston à la hauteur de l'épaule.

Le jeune scélérat s'apprêtait à frapper de nouveau ; et, cette fois, sa main aurait été peut-être plus assurée, quand un poignet robuste s'abattit sur lui et l'envoya rouler à quelques pas.

C'était le Dr Beautreillis, qui était arrivé à point, et n'avait pas voulu intimider les enfants en assistant à leurs ébats pantagruéliques, mais qui s'était promis de leur rendre visite quand il jugerait que la petite fête toucherait à sa fin.

— Eh bien ! s'écria le docteur, mon ami l'adjoint n'a pas eu la main très heureuse en choisissant nos invités.

Fadart s'était relevé tout piteux ; la correction l'avait dégrisé.

Très émue, sœur Simplice expliqua ce qui s'était passé, pendant que le médecin s'apprêtait à panser le blessé.

— Ah ! par exemple ! s'écria Beautreillis, ce gamin-là a de la chance ; la doublure de son veston l'a protégé.

Le docteur s'arrêta net, donnant les marques de la plus vive stupefaction.

— Ah ça ! reprit-il, qu'y a-t-il donc dans cette doublure ?

Un papier apparaissait par l'ouverture produite par le coup de

couteau ; c'était le titre de rente que Rose Fouilloux avait cousu dans le vêtement.

Beautreillis tira le précieux papier, que l'arme avait à peine froissé.

— Quinze mille francs ! s'écria-t-il.

Et, s'adressant à Baptiste Gorju, abasourdi :

— C'est à toi cette fortune ?

Il examina le titre. Il était nominatif.

— Ta mère s'appelait donc Mme Fouilloux ? fit-il.

— Non, répondit Claudinet, c'était ma maman à moi.

— Alors...

— En effet, dit sœur Simplice, qui se souvenait de l'état civil de son petit protégé ; cet enfant s'appelle Claude Fouilloux.

— Eh bien ! Claudinet, prononça le docteur, ta maman pouvait être une excellente femme, mais elle avait choisi un singulier coffre-fort.

Les enfants faisaient cercle, émerveillés, se demandant vraisemblablement s'il ne s'agissait pas d'un tour d'escamotage destiné à les amuser.



Un taudis où toute une nichée d'enfants grouillait. — Page 156, col. 2

Baptiste était le plus ahuri. Il ne voyait qu'une chose, lui, c'est que son beau vêtement avait été lacéré par le misérable Fadart.

Celui-ci s'était réfugié dans un coin, levant le coude pour se protéger ; comme s'il craignait des coups ; le geste lui était familier, d'ailleurs ; quand M. ou Mme Fadart étaient de mauvaise humeur, ils cognaient ferme sur l'avorton.

Le méchant drôle regardait en dessous, très vindicatif, regrettant que ses forces ne lui permissent pas de rendre au docteur la bourrade qui l'avait envoyé sur le parquet.

Il nourrissait les mêmes ressentiments à l'endroit de Baptiste Gorju et il murmurait, les dents serrées :

— Toi ? si jamais te rechope !...

Beautreillis voulut en finir avec Fadart.

Il alla le quérir par l'oreille et l'amena devant tout le petit monde.

— Tu vas te mettre à genoux et demander pardon, commanda le docteur.

— Et si je ne veux pas ? grommela l'inculpé.

— Je te ferai conduire au poste.

Fadart étouffa un juron. Gustave, le garçon de salle, qui venait